

DICTIONNAIRE DES SYMBOLES MUSULMANS

MALEK CHEBEL



Spiritualités vivantes

Albin Michel

DICTIONNAIRE
DES SYMBOLES MUSULMANS

« Spiritualités vivantes »

MALEK CHEBEL

DICTIONNAIRE
DES SYMBOLES
MUSULMANS

Rites, mystique et civilisation

Albin Michel

Albin Michel
■ Spiritualités ■

*Collection « Spiritualités vivantes » dirigée
par Jean Mouttapa et Marc de Smedt*

© Éditions Albin Michel, 1995
Éditions au format de poche :
© Éditions Albin Michel, 2001

INTRODUCTION

DU SYMBOLISME EN ISLAM

Le présent *Dictionnaire* traite du symbole musulman tel qu'il se manifeste dans la vie quotidienne et dans la doctrine. Dans la mesure où le symbole — tout symbole — ne peut être séparé du terreau dans lequel il naît et se développe, nous en sommes venu peu à peu à présenter, ne serait-ce que sommairement, l'ensemble des articulations de la religion islamique, schismes compris. Il s'agissait de tenter une radioscopie de l'Imaginaire islamique au fil des quatorze siècles de l'ère hégirienne, dont l'an 1 a pris son envol le 16 juillet 622 après Jésus-Christ. Aussi, pour lui garder son dynamisme intrinsèque, ce *Dictionnaire* doit être lu dans ses interstices, un peu comme une œuvre littéraire ou un essai. Il ne se veut ni figé ni clos.

D'emblée, nous devons dire que, du Livre saint des Musulmans, le symbole émerge comme l'oriflamme d'une culture fastueuse qu'amplifient les péripéties qu'a connues l'Islam durant ces quatorze siècles. Certes, une exégèse précise doit précéder toute évaluation de ce type, dans la mesure où le symbole est complexe et multiforme. De plus, il est fuyant et de densité toujours singulière, ainsi qu'on le verra bientôt dans nombre de versets coraniques. Mais, pour avoir hérité des cultures qui l'ont précédée et pour avoir elle-même créé un nombre inouï de notions abstraites et de combinaisons d'idées, la civilisation islamique se présente comme un vaste domaine où le symbole (*ramz*, pl. *roumoûz*) et ses ramifications — allégorie (*hikaya*, *riwaya*), emblème (*imara*), signe (*dalâla*), indice (*ichara*), comparaison (*tachbih*), métaphore (*isti'ara*, *majaz*), métonymie ou « déguisement » (*kinaya*), image (*soura*), imaginaire (*khayal*, *takhayoul*), épiphanisation (*tanzih*) — trouvent entièrement leur place.

Nous serons donc particulièrement attentif aux figures de style dans le Coran : métaphore, légende et allégorie, bien sûr, figures traditionnelles dans la culture arabe, mais également *bayan* : concordance entre mot et sens, herméneutique ; *loughz* (énigme) ; *tachbih* ou *moutachabbih* (ambiguïté) ; *ifada* (signification ésotérique) ; *ibara* (expression obvie) ; *tibaq* (anti-thèse) ; *tawriya* (allusion) ; *ta'wil* (interprétation) ; *tafsir* (exégèse, explication du Coran) ; *tajnis* (paronomase) ; *taqdîr* (supposition) ; *ta'bir* (manifestation) ; *ichtiqaq* (étymologie) et *istidlal* (déduction). La langue elle-même du Coran, en ce qu'elle est inimitable, suggère un immense trésor de rhétorique (*balagha*) et de structures syntaxiques propres à donner au symbole l'espace de figuration et de cristallisation qui sied à sa dynamique.

Toutefois, au-delà de cette sophistication sémantique qui demeurera latente dans le texte, le *fait symbolique* étudié ici est double : d'un côté, il y a les *symboles* ordinaires : le drapeau — emblème de tel pays ; la colombe —

symbole de douceur ; le chacal — symbole de ruse ; la couleur verte — symbole de l'Islam ; la perdrix, la colombe ou la caille : symboles de la femme dans la poésie maghrébine, etc. De l'autre, il y a les *ensembles symboliques*, environnement de symboles ayant entre eux des affinités très fortes et relevant de plusieurs niveaux de sens à la fois. Par exemple, le Coran, qui signifie communément « Lecture » ou « Appel », se charge ici du contexte dans lequel le Prophète l'a reçu et transmis. Il peut ainsi tour à tour représenter la *religion islamique* (le Coran est le symbole de l'Islam), la *Communauté de croyants* (le Coran est le Livre sacré des Musulmans), le lien commun d'une secte (*tariqa*). Il est charte, enfin, et référence juridique pour le « clergé moral » musulman représenté par les grandes Écoles théologiques (Sounnisme).

Étudié pour lui-même, le Coran n'est pas plus facile d'accès : d'un côté, il se livre à partir d'un sens obvie induit en propre par la Vulgate (lecture exotérique manifeste) ; de l'autre, il est sens occulte, ambigu (*moutachabbih*), polysémique. Si les mystiques le dotent de sept sens ésotériques, accessibles seulement aux grands soufis, et si les lecteurs professionnels (*qourrat*, pluriel de *qari*) ont autant de techniques pour le réciter — il est tantôt déclamé, tantôt chanté ou seulement, comme dans le *dhikr*, murmuré —, le Coran reste pour nous une mine inépuisable de symboles.

Cette première dualité se double d'une autre, sans doute plus impérieuse, qui touche à la quintessence du symbole et à son herméneutique. Il est établi aujourd'hui que le symbole revêt autant d'apparences extérieures qu'il y a de causes profondes et cachées qui le provoquent. Les causes déclenchantes peuvent être culturelles, philosophiques, artistiques, géographiques ou technologiques. Elles restent un alibi d'importance somme toute mineure. En revanche, l'intention (*qasd*) dans laquelle telle concrétion d'idées va se former et la visée anthropologique qui la sous-tend relèvent, elles, d'un vaste entendement que seul un compendium comme celui-ci peut illustrer.

Tandis que l'inexistence de monographies précises sur la question perdure, plus que jamais une géographie culturelle du symbole en Islam s'impose. Simultanément, elle peut être elle-même inductrice d'éléments nouveaux. La chasse, par exemple, est une activité sociale assez répandue qui semble, à elle seule, peu pourvoyeuse de symboles. Or, par la nature de ses protagonistes, rencontre de chasseurs avec un gibier virtuel, par les moyens utilisés pour la capture, par la manière rituelle d'immoler, toutes les conditions sont requises pour que naisse un contexte porteur de signes éclairants, et donc de symboles. Les caractéristiques principales du symbole restent donc la « liaison », la « continuité », l'« identification ». La transversalité du contenu symbolique est de ce point de vue plus qu'une hypothèse de travail, elle est une réalité inscrite dans la nature même de cette matière vivante.

Coran toujours ! En effet, le Livre sacré, *al-Qor'ân*, qu'il fût « Diction », « Lecture » ou « Appel », est d'un apport crucial. Le symbole y est perma-

nent, comme si l'épiphanie d'un texte aussi sacré que celui-ci ne pouvait s'exprimer qu'à travers des emblèmes, des légendes, des métaphores et des allégories : « N'as-tu pas vu comment Dieu propose en parabole une très belle parole (*kalimatan*) ? Elle est comparable à un arbre excellent dont la racine est solide, la ramure dans le ciel et les fruits abondants en toute saison, avec la permission de Son Seigneur, Dieu propose aux hommes des paraboles (*amtâl*) ; peut-être réfléchiront-ils ? » (Abraham, XIV, 24-25/Mas.) A ce titre, cette « belle parole » (*kalimatan tayibatatan*) est mise en opposition avec l'expression concrète (*'ibara*), disons claire, transparente, du langage ordinaire. Aussi, le Coran est-il à l'origine des principaux symboles de ce *Dictionnaire* et, comme le notait déjà Louis Massignon (*Essai*, p. 108), des images et allégories les plus usitées dans la mystique musulmane. Le feu et la clarté de Dieu (XXVIII, 29 ; XXIV, 35) ; les voiles de lumière et de ténèbres posés sur le cœur (XLI, 4 ; XXXIX, 8) ; l'oiseau symbole de la résurrection (ou plutôt de l'immortalité) de l'âme (II, 262 ; III, 43 ; LXVII, 19) ; l'eau du ciel (L, 9 ; etc.) ; l'arbre, représentant la vocation de l'homme et son destin (XXVIII, 30 ; XIV, 29 ; XXXVI, 80) ; la coupe (*ka's*), le vin (*charab*), la salutation (*salam* ; *qawt* ; XXXVI, 51), symboles de la cérémonie d'intro-nisation spéciale aux saints privilégiés (*moqarraboun*) en Paradis (LVI, 18 ; 25 ; LXXVI, 21). Toutefois, une vigilance accrue est demandée à celui qui, travaillant dans une matière intangible, souple et si fluide, veut traduire de telles notions. Voici un autre passage extrait de la sourate III (*Al 'Imran*, « La Famille de 'Imran »), septième verset : « C'est Lui qui a fait descendre sur toi le Livre (*al-Kitab*). On y trouve des versets clairs (*ayat*) — la Mère du Livre — et d'autres obscurs (*mouchabbihatoun*). Ceux dont les cœurs penchent vers l'erreur s'attachent à ce qui est obscur car ils recherchent la discorde et ils sont avides d'interprétations (*ta'wilihi*) ; mais nul autre que Dieu ne connaît l'interprétation du Livre (*ayat*). Ceux qui sont enracinés dans la Science disent : "Nous y croyons ! Tout vient de notre Seigneur !" mais seuls les hommes doués d'intelligence s'en souviennent. » (Mas.)

C'est à partir de ce verset que les sémiologues musulmans en sont venus à mettre en exergue la complexité du Coran qui, tout en étant clair et perceptible à tous, n'est pourtant jamais direct, encore moins évident. Bien au contraire, il est multivalent, oblique, doué d'une pluralité d'aspects (*wou-jouh*) et semble irréductible à toute tentative d'enfermement ou de cloisonnement. Le sens coranique est intrinsèquement pluriel, de sorte que — semble dire le Coran — chacun peut trouver le meilleur enclos à son champ. En proposant une grille de lecture du Coran à fortes connotations symbolico-mythiques, une lecture qui intègre les données actuelles des sciences de l'homme, surtout anthropologie, sémiologie et historiographie, nous avons voulu redonner aux exégèses coraniques toute leur modernité.

En vérité, la symbolique musulmane, si elle est coranique dans ses lignes globales — compte tenu de la précellence de Dieu sur toute chose (« Et

Allah est l'exemple, le Symbole suprême » — *al-mathalou al-a'la* - XVI, 60), reste pénétrée par diverses influences pré-islamiques, qu'elles soient iraniennes, égyptiennes, turques ou, dans une moindre mesure, africaines.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, la culture islamique, via la langue arabe, est imprégnée d'une notion ancienne, l'ambivalence, dont il faut tenir compte dans le traitement du symbole, celui-ci étant perçu, ici, comme une simple partie, sans doute déjà conséquente, d'un ensemble plus vaste constitué du réservoir de toutes les « Représentations collectives ». Mieux. A leur contact, la symbolique se développe et, dans une dialectique d'échanges microscopiques, s'enrichit au fur et à mesure qu'elle se trouve reliée à des protocoles concrets. Aussi, sommes-nous régulièrement amené à expliciter quels niveaux de sédimentation sont privilégiés, quels univers composites de rite ou de doctrine et quels *Sinnbildern* (étym. probable du mot Symbole en allemand : *Bild* = Image ; *Sinn* = Sens) exotérique ou ésotérique sont davantage retenus. Prenons la langue arabe elle-même, support privilégié du Coran et de la *doxa*. Elle se prévaut à juste titre d'avoir plusieurs niveaux linguistiques, phonatoires et esthétiques. Pourtant, ni dans le Coran ni — *a fortiori* — dans la langue arabe, on ne peut tout traiter du seul point de vue symbolique, car alors nous tomberions dans le travers de ces auteurs jusqu'au-boutistes, qui transforment tout phénomène, même prosaïque, en une alchimie permanente où des évocations mystiformes, contrefaites, malaxées, déformées, le disputent à la fantasmagorie de l'auteur.

Autre précaution : le recours systématique au symbole (disons à l'interprétation symbolique) dans des pays à faible armature matérialiste et à forte propension spiritualiste peut s'avérer un artifice complexe, paradoxal pour le moins qui, pour avoir la vocation de combler une soif démesurée de sacralité, ne doit pas nous faire oublier la part du symbole proprement dit. Ce qui compte, pour nous, c'est moins de nous engager dans un débat sur la doctrine islamique que de préserver à notre objet d'étude son irréfutabilité. Ne pas le dénaturer, ne pas anticiper davantage son potentiel de sens. On sera alors à même de mettre en valeur les cas de figure où l'indécision domine, et — *mutatis mutandis* —, chaque fois qu'une manifestation quelconque ne délivre pas par elle-même un sens intrinsèque fort et déterminant, de l'écarter du champ sémiologique retenu.

Enfin, la polysémie du mot *mathal*, dicton, adage, parabole — souvent rendu par « symbole » (*matalou*, *ka mathali*) ou par la périphrase : « *matalou a'la* » (litt. « Exemple suprême » pour signifier *Symbole*) —, rend plus fréquentes les occurrences où l'imprécision risque de s'installer.

Se posent alors les multiples cercles qui entourent le symbole et qui doivent figurer dans un *Dictionnaire* comme celui-ci. Prenons un exemple : Chiïsme. Plusieurs entrées concernent directement le foyer actif de la symbolique chiïte, soit à travers la culture martyrologique, soit à travers des données constitutives du chiïsme institutionnel, comme l'imamologie. Mais tout autour, au deuxième, au troisième cercle, viennent des notions adjacen-

tes comme : « mystique soufie », avec sa méthode (*tariqa, dhikr*), sa logistique (*khaniga*), son personnel, son hagiographie, sa mythologie, etc. Dans quelle mesure fait-elle partie du chiïsme, dans quelle mesure relève-t-elle de l'Islam dans sa globalité ?

L'indécidabilité du symbole islamique ne tient pas seulement à l'essence de la langue arabe, ni à ses archétypes. Elle relève parfois du champ d'expansion et de manifestation du symbole. L'image ambiguë, pour ne prendre qu'un exemple abondamment traité, du bestiaire familier dans la mythologie arabo-islamique se perçoit ici avec évidence. Carencée d'un côté et pléthorique de l'autre, une telle image, dont les principaux prédicats sont pré-islamiques, trace le clivage entre les animaux affectés d'un bon présage (abeille, cheval, sloughi), et ceux qui annoncent le malheur et la malédiction. L'âne en fait partie, mais aussi ceux des animaux qui, d'un registre à l'autre, changent complètement d'affectation : cigogne, renard, serpent, etc.

A vrai dire, le bestiaire est à l'image de l'homme qui l'utilise pour jouer *a minima* des psychodrames qu'il ne peut se donner à lui-même. L'animal est alors soit un messenger, soit un bouc émissaire. Dans les deux cas, il est dans l'intercession entre plusieurs mondes que l'homme, seul, ne peut maîtriser. Il a donc recours aux prothèses avantageusement complices et silencieuses que sont l'ordre animal, mais aussi minéral et végétal.

Par ailleurs, nous aurons sans doute à faire le distinguo entre plusieurs sous-éléments de symbolisation et à trancher entre eux : énigmes, oracles, fables, apologues, paraboles, devises, hiéroglyphes, talismans, chiffres, monogrammes, emblèmes ou armoiries.

Or, s'ils existent sporadiquement, ces items n'apparaissent pas de la même manière dans la fabrication du symbolisme islamique. Certains sont parfaitement apprivoisés et anciens : énigmes, paraboles, chiffres, apologues, talismans. Ils relèvent de plusieurs imaginaires superposés : imaginaire du Prophète et de son milieu — à cet égard, la compilation des hadiths rapportés par Aïcha, la femme du Prophète, est très démonstrative —, imaginaire des traditionnistes, imaginaire des lecteurs et interprètes du Coran et enfin imaginaire des « récepteurs » aux différentes époques de la pensée islamique ; d'autres, sans être complètement étrangers à cette symbolique, sont d'adoption récente : hiéroglyphes, monogrammes, armoiries. En outre, leur expansion est restée très confidentielle : seuls les monarques et les princes de quelques dynasties, situées aux confins du Dâr al-Islam (les Nasrides de Grenade par exemple, les Seldjoukides d'Iran, les Ottomans au nord de l'Anatolie) ont pu développer une culture autonome du monogramme et des armoiries, au moment où les fellahs du Haut-Nil ont toujours préservé — quelle en est la part du conscient ? — des rituels (agriculture, culte du dieu Nil que le barrage d'Assouan avait détruit, vêtement, techniques de construction, etc.) qui remontent aux Pharaons.

Le corpus ici réuni n'est pas exhaustif et, dans un domaine aussi touffu, il est superflu de chercher une telle exhaustivité, aussi vaine que dangereuse. Le concept choisi, celui d'un *Dictionnaire*, avec des entrées aux corrélations diverses, est suggestif d'une complexité réelle puisque le champ sémantique couvert, pour étendu qu'il puisse être, ne peut en aucun cas s'absoudre, ici ou là, de quelque imperfection. Le plus gros des entrées est spécifiquement coranique, le reste est musulman : Perse, Turquie, monde arabe. En revanche, dans un souci d'équilibre, plusieurs concepts d'origine proche-orientale — Égypte ancienne, Mésopotamie, Mythologies méditerranéennes, Religions du Livre, Notions pré-islamiques, Maghreb ancien (Numidie, Carthage), Afrique noire, etc., ont été introduits ou suggérés. Leur seule vertu est d'offrir un contraste salutaire permettant à qui veut l'entendre une extrapolation utile et éclairante. Nous n'avons pas cherché à atteindre une quelconque Symbolique universelle, car plus que jamais, pour une religion-culture-langue comme l'Islam, l'heure n'est pas à l'éclatement tous azimuts mais à une recentration conceptuelle, seul paradigme pouvant concerner des Musulmans aussi divers les uns des autres que les Yéménites, les Mauritaniens, les Indonésiens, les Comoriens, les Slaves, les Afghans, les Maliens, les Chinois, les Musulmans français ou américains.

Dans cette culture, il n'est point en effet concevable de penser le musulman sans lui trouver une correspondance symbolique. Et Allah, le Créateur, lui-même ne s'en prive pas : combien de fois nous trouvons des formules aussi lapidaires et denses que celles-ci : « Rien n'est semblable à Lui » (*tan-zih*) — procédé d'*éloignement* qui assure par contraste la transcendance divine et la « petitesse » humaine — ou « C'est Lui qui entend et qui voit » (*tachbih*) — procédé anthropomorphique où Dieu se manifeste à travers des symboles.

C'est à la codification des voies d'accès à cet univers que nous invitons notre lecteur, car sans cette clé d'entrée il est quasiment impossible d'en extraire toutes les virtualités.

Malek CHEBEL

AVERTISSEMENT

A. La structure type des entrées se présente ainsi :

1. Nom de l'entrée : ex. : **ABEILLE** (majuscules, gras) ;
2. Son équivalent en arabe et ses acceptions locales : *an-Nahī* (en italiques) ;
3. Développement : histoire du symbole, usages rituels, croyances, etc. ;
4. Locutions coraniques, locutions proverbiales et dictons populaires, généralement suivis d'une référence (ex. : Jahiz) ;
5. Renvoi aux versets coraniques, toutes acceptions contondues : pour l'abeille *Coran* : XVI, 68-69 ;
6. Références bibliographiques ayant servi ou non à cette étude . *Coran*, *Jahiz* ;
7. Corrélations principales traitées dans le corps de l'ouvrage . *Animaux*.

B. Les références coraniques indexées à la suite des entrées principales ont été confrontées à celles de D. Masson (Gallimard, coll. La Pléiade — Mas.) et de M. Hamidullah (Dâr an-Noûr, 1986 — Ham.), complétées parfois par la traduction de R. Blachère (G.-P. Maisonneuve-Max Besson, 1957 — Bl.).

Chaque fois qu'une ombre dans la traduction subsiste, nous avons fait recours aux travaux de Jacques Berque (Sindbad, 1990 — Ber.), de Kasimirski (Garnier-Flammariion, 1970), de Jean Grosjean (Philippe Lebaud, 1979 — Gros.) et d'André Chouraqui (Robert Laffont, 1990 — Chou.).

La référence coranique en arabe est le *Tafsir al-Jalalaine* : Jalal-addine Mohamed Ibn Ahmed al-Mahalli et Jalal-addine Abd ar-Rahman Ibn abi Bakr as-Soyouti. Le hadith provient essentiellement du grand *Sahih* d'El-Bokhari (4 tomes). La lexicographie arabe a été confrontée au *Lissan al-Arab* d'Ibn Manzour — pour la langue ancienne —, au *Qamous* — pour l'arabe d'aujourd'hui — et accessoirement au *Dictionary and Glossary of the Koran* de John Penrice (Londres, Curzon Press, 1873, 1971, 1976, 1979), ainsi qu'à l'excellent *A Dictionary of Islam* de Thomas Patrick Hughes (Londres, W.H. Allen et Co, 1885). Le Dictionnaire de la langue populaire utilisé ici est celui de M. Éd. Gasselin, *Dictionnaire français-arabe, arabe parlé, arabe grammatical* en deux tomes (Ernest Leroux Éd., 1886. Nous avons utilisé sa réédition parue à la Librairie du Liban, Beyrouth). Deux autres dictionnaires, l'un français-turc, l'autre français-persan, nous ont aidé à situer les notions principales de l'Islam dans leur contexte géographique et linguistique non arabe. L'*Encyclopédie de l'Islam*, 1^{re} et 2^e série, a été utilisée pour les questions d'histoire religieuse.

C. Pour faciliter l'accès au *Dictionnaire* du public francophone, toutes les dates sont données en fonction de l'ère chrétienne. Ex. : lorsqu'en février 570, Abraha a voulu détruire le temple de La Mecque, c'est bien de l'année 570 après J.-C. qu'il est question. En revanche, lorsque dans une citation une date est donnée dans le comput musulman, nous l'avons gardée. Chaque fois que nous-même faisons recours à l'ère hégirienne, celle-ci est précisée.

D. Les entrées entre guillemets sont souvent des expressions coraniques, parfois celles d'un grand théologien, un mystique ou prédicateur musulman. Ex. : « Aiguille et Chameau », expression coranique (VII, 40), elle-même empruntée aux grands textes passés.

E. Les auteurs anciens sont chaque fois situés dans leur siècle. Lorsque cela est possible, la date de leur naissance et celle de leur mort sont données. Les auteurs dont les noms ne sont pas suivis d'une date sont nos contemporains, auteurs de ce siècle, chercheurs, philosophes ou penseurs qui, à l'heure où nous écrivons, sont — pour l'extrême majorité — encore vivants.

F. Nous avons simplifié la translittération au maximum en préférant la transcription française à son équivalent anglo-saxon. Aussi tous les phonèmes sont-ils rendus au plus près.

A

AARON

(Haroun)

Frère de Moïse : « Moïse dit à son frère : "Remplace-moi auprès de mon peuple, fais ce qui est bon et ne suis pas le chemin des pervers." » (VII, 142.) Ailleurs, Moïse, implorant le Seigneur, lui dit : « Donne-moi un assistant de ma famille : mon frère Aaron ; accrois ma force ; associe-le à ma tâche afin que nous te glorifions sans cesse... » (XX, 29-33/Mas.) Mission : aider à la conversion de Pharaon, mais celui-ci « s'enfla d'orgueil » (X, 75/Mas.) et Aaron n'empêchera pas les siens de se donner le Veau d'Or comme idole (XX, 87-89). Il décédera avant d'atteindre la Terre promise.

CORAN : II, 248 ; IV, 163 ; VI, 84 ; VII, 122, 142, 150-151 ; X, 75, 78, 87 ; XIX, 28, 53 ; XX, 30-32, 42, 63, 70, 90, 92-94 ; XXI, 48 ; XXIII, 45-48 ; XXV, 35-36 ; XXVI, 13, 18 ; XXVIII, 34-35 ; XXXVII, 114-122.

BIBL. : Amran, Moïse, Prophètes, Veau d'Or.

ABABILA

Apparitions ornithologiques étranges (Coran, II, 102), envoyées à Abraha, général abyssinien et gouverneur du Yémen (vi^e s.), lorsqu'il voulut détruire le temple sacré de La Mecque en février 570. Depuis

lors, les annales islamiques anciennes donnent à cette année le nom d'"Année de l'Eléphant" (*'âm al-fil*).

CORR. : Année, Oiseaux mythologiques.

'ABBASSIDES

(750-1258)

Deuxième grande dynastie de l'Islam. Fondée par al-'Abbas as-Saffah, elle établit sa capitale à Bagdad (762), suite à son opposition aux Omeyyades, lesquels régnaient à partir de Damas.

BIBL. : Cahen, Goldziher, Lombard, Mantran, Miquel, Pareja, Sourdel, Tabari.

CORR. : Omeyyades, Califes.

'ABD

(Esclave, Serviteur [d'Allah])
Introduit les noms musulmans : *'Abd-Allah*, litt. "Esclave d'Allah", dans le sens de "Créature d'Allah". Pluriel décliné : *Abid*.

'ABDELKADER (L'ÉMIR)

(1807-1883)

Appelé parfois 'Abdelkader al-Djazairi ('Abdelkader l'Algérien), car son père s'appelait Mouhyi ad-Dîn al-Djazairi.

Si l'image principale que l'histoire retient de ce grand personnage est son nationalisme et son opposition farouche à la colonisation française en Algérie, sa dimension d'homme de lettres, de penseur et de soufi — non moins importante que la première — est restée au second plan. Adeptes de la guerre sainte (*Djihad*), nourri aux textes sacrés, son combat politique et militaire contre les Français durera quatorze années : on retiendra plusieurs dates importantes : 1832 : 'Abdelkader devient Émir et, grâce à l'accord passé avec le général Desmichels, obtient la pleine souveraineté sur le royaume éphémère de Mascara (1834) ; 1837 : Il signe un pacte de non-agression réciproque, dit *Traité de la Tafna*, avec le maréchal Bugeaud ; 1843 : le duc d'Aumale eut raison de la smala du grand chef guerrier. 1847, Abdelkader se rend au général Lamoricière. Il est interné successivement à Toulon, Pau et Amboise, avant d'être exilé à Damas, en 1860, où il mourut. Sa tombe voisinera avec celle du plus grand soufi de l'Islam occidental, Ibn 'Arabi. Les cendres de l'Émir 'Abdelkader furent rapatriées en Algérie en 1979 où il repose désormais au cimetière d'El-Alia. Pour l'Algérie indépendante, l'Émir 'Abdelkader constitue le symbole vivant de la fierté nationale : il est celui qui, le premier, aura jusqu'au bout milité pour une identité arabo-berbère et surtout islamique de son pays. Par ailleurs, celui qui deviendra l'Émir pour la France, le chef de guerre respecté, est également un commentateur patenté et

un soufi de renom. On lui doit plusieurs essais pénétrants, parmi lesquels — outre la chasse — certains sont consacrés à Ibn 'Arabi. Enfin, on sait qu'il fut initié aux arcanes de la Franc-Maçonnerie.

BIBL. : Abdelkader, Chodkiewicz, Dugat.

CORR. : *Franc-Maçonnerie, Ibn 'Arabi, Djihad, Soufisme.*

ABDOU Mohamed

(1849-1905)

Voir *Islah*.

ABEILLE

(*nahl. An-Nahl*. Titre de la 16^e sourate du Coran)

Insecte laborieux et organisé. Il produit une boisson diaprée (*charâb*), le miel, auquel le Coran consacre un verset célèbre : « Et voilà ce que ton Seigneur révèle à l'abeille : "Prends maison dans les montagnes, et les arbres, et les ruches. Consomme ensuite de toute espèce de produits ; puis, chemine par les sentiers frayés de ton Seigneur." De leurs ventres une liqueur sort, aux couleurs variées, facteur de guérison pour les Hommes. Voilà bien là un signe, vraiment, pour des gens qui réfléchissent. » (Coran, XVI, 68-69/Ham.) Nom de la sourate : Les Abeilles (*An-Nahl*).

Chez les Ikhwân as-Safa (litt. "Les Frères de la Pureté"), au X^e siècle, l'abeille est le symbole de la prophétie et de l'Imamat. En terre islamique, l'abeille retient l'attention par un grand nombre de qualités maî-

tresses : elle est esprit par l'organisation méticuleuse de son activité ; elle est résurrection par le retour incessant aux formes antérieures ; elle est généreuse par les dons qu'elle fait à l'homme ; elle est feu par la puissance de son action au sein du bestiaire familial.

CORAN : XVI, 68-69.

BIBL. : Fahd, Leclant, Marquet.

CORR. : *Animaux, Imamologie.*

ABLUTIONS

(*woudou ; ghousl*, litt. "Lavements")

Acte de purification par lequel le croyant quitte l'univers du profane pour entrer dans celui du sacré. Il consiste en une série de lavages ritualisés qui englobent les mains, les bras, les coudes, le visage, les pieds ainsi qu'une lustration des cheveux : « O vous qui croyez ! N'approchez point de la prière, alors que vous êtes ivres, avant de savoir ce que vous dites ! (N'en approchez pas) en état de pollution — exception faite pour ceux qui font route —, avant de vous être lavés ! Si vous êtes malades ou en voyage, ou (si) l'un de vous vient du lieu secret ou (si) vous avez caressé vos femmes et que vous ne trouviez pas d'eau, recourez à du bon sable et passez-vous-en sur le visage et les mains ! Allah est indulgent et absolu-tuteur... » (IV, 43/Bl.) Ainsi sont justifiées les ablutions qui symbolisent l'entrée du croyant dans le territoire sacré de la Mosquée et, partant, de l'Islam. Leur fonction

inaugurale est répétée chaque fois que le Musulman s'apprête à prier Allah (au minimum cinq fois par jour et chaque fois que la vie sociale l'exige : rites funéraires, rogations de la pluie, etc.), mais les ablutions ne sont pas requises lorsqu'elles ne sont pas suivies de prière (rencontre des Musulmans dans la mosquée, *dikhr*, cérémonies diverses). Dans toutes les mosquées, la salle des ablutions jouxte celle de la prière qu'elle isole de l'espace profane. Toutefois, le Musulman doit être pur de toute souillure (*moutahhir*), qu'elle soit mentale (intérieure) ou physique (extérieure). Les ablutions se divisent en deux groupes distincts, les "mineures" (*al-woudou al-asghâr*), réservées à la prière et aux actes habituels, et les "majeures" (*al-woudou al-akbar*) qui consacrent une situation d'exception (impureté sexuelle, rupture du jeûne, etc.). Dans ce cas, elles prennent l'appellatif de *ghousl*. Mais toutes ces mesures d'hygiène peuvent être suspendues lorsque la denrée principale, à savoir l'eau, vient à manquer. On est alors dans la situation du *tayammoum*. Selon Abou al-Fèda, c'est pendant l'expédition dirigée contre les Benou-Mostalek que descendit du ciel le verset du *tayammoum* (c'est-à-dire de l'ablution avec du sable (à défaut d'eau ou pour l'économiser). (El-Bokhari, *L'Authent. trad.*)

BIBL. : Bousquet, Chelhod, El-Bokhari, Tapiéro.

CORR. : *Aspersion, Dhikr, Eau, Impureté, Musulman, Pluie, Prière, Purification, Rites funéraires, Souillure, Tayammoum.*

ABLUTIONS SÈCHES

(*istijmar*)

Voir *Ablutions*, *Cailloux*.

ABOU BAKR

(surnommé *As-Siddik* : "Le Véridique", "Le Fidèle")

Le premier des *Kholafa ar-Rachidoun* ("Les Khalifes bien Inspirés, bien Orientés"). A la mort du Prophète dont il était le beau-père par Aïcha, il devint Khalife pendant deux ans (632-634).

CORR. : 'Ali, Califat, Hijra, Mohamed, 'Omar, 'Othman.

ABOU JAHL

(Litt. "Le Père Ignorant")

L'un des ennemis les plus acharnés du Prophète. Il mena contre les premiers convertis de durs combats.

ABOU LAHAB

La cent onzième sourate du Coran, entièrement consacrée à Abou Lahab et à sa femme, est une sourate pédagogique. Elle s'adresse à ceux qui "enfleurent" devant le Créateur sous prétexte des richesses matérielles qu'ils ont accumulées ici-bas : « Que les deux mains d'Abou Lahab périssent et que lui-même périsse ! Ses richesses et tout ce qu'il a acquis ne lui serviront à rien. Il sera exposé à un feu ardent ainsi que sa femme, porteuse de bois, dont le cou est attaché par une corde de fibres. » (CXI, 1-5/Mas.)

ABRAHA

Voir *Oiseaux mythologiques*.

ABRAHAM

(*Ibrâhim*. Titre de la 14^e sourate)

Appelé par les Arabes *Sidna Ibrahim* ou *Ibrahim al-Khalil* (Abraham, l'ami intime de Dieu) (cf. Isaïe 41/80), ce Prophète (*rassouûl* — XIX, 41) est également un grand bâtisseur. On lui doit le prestigieux temple de la Kaaba (II, 125-127 ; XIV, 37 ; XXII, 26), ainsi que l'institution de plusieurs rites collectifs, dont la circoncision et l'immolation de bêtes sacrificielles en substitution à l'immolation de son propre fils (XXXVII, 102-109). Père d'Ismaël et d'Ishâq (Isaac), il est aussi le père éponyme de tous les Sémites (étymologie probable de son nom : Ab/Raham, "Père de la Multitude" (Gen., 12. 1-2 ; 17.5 ; Jean, 8.3 ; Galates, 3.7). Abraham est entouré de toute une mythologie de l'Ancêtre bon, généreux et de "vrai croyant" (*hanîf*) : « Abraham n'était ni juif ni chrétien mais il était un vrai croyant soumis à Dieu. » (III, 67. Autres mentions : II, 135 ; 95 ; IV, 125 ; VI, 79, 161 ; XVI, 120-123) et juste : « Nous avons, en vérité, choisi Abraham en ce monde et, dans l'autre, il sera au nombre des Justes. » (II, 130.) Dans le Coran, il est en outre le Père des Croyants — *douriyati* (II, 124 ; XIV, 40 ; XXII, 78) — et celui qui tentera d'abolir les idoles (VI, 74, 80-81 ; XIX, 42, XXI, 52-70 ; XXVI, 69-102 ; XXIX, 17-25 ;

XXXVII, 85-96). Une telle importance ne peut laisser indifférents les logographes et les illustrateurs qui ont versifié sur le sujet. Ainsi, toute une iconographie populaire a représenté Abraham sous l'apparence d'un patriarche désorienté, d'un côté il y a le mouton sacrificiel, de l'autre son fils Ismaël et en face l'ange Gabriel avec un long couteau.

CORAN : II, 124-140, 258, 260 ; III, 33, 65, 67-68, 84, 95-97 ; IV, 54, 125, 163 ; VI, 74-84, 161 ; IX, 70, 114, 144 ; XI, 69-76 ; XII, 6, 38 ; XIV, 35-41 ; XV, 51-60 ; XVI, 120-123 ; XIX, 41-50, 58 ; XXI, 51-73 ; XXII, 26, 42-44, 78 ; XXVI, 69-103 ; XXIX, 16-25, 27, 31-32 ; XXXIII, 7 ; XXXVII, 83-113 ; XXXVIII, 45 ; XLII, 13 ; XLIII, 26-28 ; LI, 24-37 ; LIII, 36-37 ; LVII, 18-19, 26 ; LX, 4-6 ; LXXXVII, 18-19.

BIBL. : Ibn 'Arabi, Massignon, Moubarac.

CORR. : Agneau, Azar, Gabriel, Hanif (*Hounafa*), Ismaël, Kaaba, Prophètes, Prophétie.

'AÇABIYA

Concept popularisé par Ibn Khaldoun signifiant approximativement "esprit de corps", "solidarité clanique ou tribale".

BIBL. : Ibn Khaldoun.

AÇALA

(de *açl*, "origine")

Le fait de se réclamer d'une certaine famille, d'une certaine tradition. Noblesse. Attachement aux valeurs de grandeur. Dignité.

ACH'ARI (Aboul-Hassan al-)

(873-935)

Théologien mou'tazilite, père du rationalisme sounnite (*kalam*).

CORR. : *Kalam, Mou'tazilites.*

'ACHOURA

Voir *Fêtes, Kerbala*.

'AÇR

Voir *Prière*.

ACTES HUMAINS

(*af'âl* ; *mou'amalat* ; *'ibadat* : actes dévotionnels)

La validité juridique et symbolique des actes humains relationnels (*af'âl*) en Islam est canoniquement de différentes sortes. Il y a, certes, l'acte permis et l'acte interdit, constitués par la dualité parfois inconciliable du *halâl* et du *harâm*, mais, entre ces deux pôles, la jurisprudence islamique (*fiqh*) prévoit un certain nombre de degrés de validité de l'acte humain en relation avec ses coordonnées morales, théologiques et spirituelles (*fard'*, pl. *farâ'id*). Un acte peut être qualifié de correct (*sahîh*), permis (*djaïz*), obligatoire (*lazîm*) ou nul et non avenu (*batil*). Il y a l'acte obligatoire (*wad-jib, fardh*), l'acte permis, toléré (*moubah, masmouh*), l'acte désiré, recommandé (*mandôûb, moustahab*), l'acte blâmable (*makrouh*), l'acte interdit (*mamnoû'*) ou strictement interdit (*man'an bathan, ha-*

ram). Chaque degré dans cette échelle préétablie ajoute ou retranche une dimension symbolique à l'acte réel, dès l'instant où l'évaluation a été effectuée correctement. Qu'elle relève du péché véniel (*saghair*) ou de la faute grave (*kabair*), la transgression est sanctionnée (*mou'aqaba*) à la mesure du préjudice commis, ainsi qu'il est précisé dans le Coran : « Celui qui aura fait le poids d'un atome de bien le verra ; celui qui aura fait le poids d'un atome de mal le verra. » (XCIX, 7-8/Mas.)

BIBL. : Al-Qayrawani, Arkoun, Bergé, Draz, El-Bokhari, Ibn Khaldoun, Mawerdi.

CORR. : *Fardh, Fiqh, Halâl, Haram, Ijtihad, Rites funéraires, Taqlid.*

'AD

Nom d'un peuple légendaire ayant habité le Hadramaout (Yémen du Sud) régulièrement cité par le Coran et qui pourrait symboliser, aux yeux de la tradition islamique, une phase primitive dans l'émergence du monothéisme. 'Ad, patronyme du chef de cette peuplade, est créditée d'une puissance toute pharaonique. La légende lui attribue plus de mille femmes ; il aurait engendré pas moins de quatre mille enfants des deux sexes et vécu un millier d'années. Cependant, le Coran n'a pas une grande considération pour ce peuple qui aurait pratiqué l'idolâtrie et qui ne se soumit à aucun émissaire divin : « Houd, ministre du Très-Haut, dit aux Adéens ses frères : Servez le Seigneur ; il n'y a point d'autres Dieux que lui. Les di-

vinités que vous formez sont chimériques. O mon peuple ! Je ne vous demande point le prix de mes soins ; ma récompense est dans les mains de Dieu. N'ouvrirez-vous point les yeux ? O mon peuple, retournez à Dieu ; faites pénitence. Il fera descendre la pluie sur vos campagnes. Il augmentera votre puissance. Ne retombez pas dans le crime de l'idolâtrie. » Et plus loin : « Tu ne nous as donné aucune preuve de ta mission, répondirent les Adéens. Nous ne quitterons pas nos dieux à ta voix ; nous ne croirons pas en toi. » (XI, Jonas, 52-56/Sav.)

Toutefois, d'autres peuples évoqués dans le Coran portent également le nom de 'Ad :

CORAN : VII, 65-74 ; IX, 70 ; XI, 50-60 ; XIV, 9 ; XXII, 42 ; XXV, 38 ; XXVI, 123-139 ; XXIX, 38-40 ; XXXVIII, 11-12 ; XL, 31 ; XLI, 13-16 ; XLVI, 21-28 ; L, 13 ; LI, 41-42 ; LIII, 50 ; LIV, 18-21 ; LXIX, 4-8 ; LXXXIX, 6.

CORR. : *Houd, Prophètes.*

'ADA

Coutume, Pratique ancestrale.

ADAB

Culture et enseignement profanes, qu'ils soient populaires ou savants. L'*Adab* s'oppose au *Kalam*, théologie islamique. Par extension, la notion d'*adab* est venue à signifier "bonne éducation", "politesse"

CORR. : *Kalam.*

ADAM

Le premier homme aurait été créé à l'image de Dieu un vendredi (5 ni-sân) de l'an 1. Pour avoir enfreint l'interdit de Dieu, dont il était le lieutenant (II, 30), certains théologiens prétendent qu'il fut expulsé du paradis le jour même, avec son épouse Hawa, née de l'une de ses côtes, qui n'est pas nommément citée dans le Coran. Voici comment le Coran présente le couple adamique : « O Adam, habite le Paradis, toi et ton épouse : puis mangez tous deux, de partout à votre guise ; et n'approchez pas de cet arbre que voici : vous seriez alors tous deux du nombre des prévaricateurs. » (VII, 19/Ham.)

Mais le Diable a réussi à les tenter : « Alors il les fit tomber par tromperie. Puis, lorsqu'ils eurent goûté de l'arbre, leur nudité leur devint visible ; et ils commencèrent tous deux à se couvrir des feuilles du Paradis. Et leur Seigneur les appela : "Ne vous avais-je pas, vous deux, interdit cet arbre ? et ne vous avais-je pas dit que le Diable était vraiment pour vous un ennemi déclaré ?" » (VII, 22/Ham. Revu par nous.) Le Diable fut également châtié : alors « Dieu ordonna aux anges de se prosterner devant Adam, ils le firent, à l'exception d'Iblîs qui, dans son orgueil, prétendit qu'il était d'un rang plus élevé, car il avait été créé de feu, tandis qu'Adam l'avait été d'argile ». (II, 33/Mas.)

Pour les mystiques, Adam serait doté de sept facultés spirituelles, également attribuées à Allah, de manière illimitée, et à l'homme, dans une

très faible mesure : la Vie, la Connaissance, la Volonté, la Puissance, l'Ouïe, la Vue, la Parole. (Burckhardt, *AI*, p. 70.)

Les *foquahâ* lui attribuent d'avoir bâti le premier temple de la Kaâba, étant entendu que le lieu de la chute se situerait dans les environs de La Mecque. Grâce à ce point d'impact imaginaire, Adam participe au symbolisme du centre cosmique et à celui de la géographie sacrée.

CORAN : II, 30-39 ; III, 33-59 ; IV, 1 ; V, 27-32 ; VII, 11-34, 189-190 ; XV, 26-36, 40 ; XVI, 124 ; XVII, 61-62, 70 ; XVIII, 50 ; XIX, 58 ; XX, 115-126 ; XXXII, 9 ; XXXVI, 60 ; XXXVIII, 71-76.

BIBL. : Burckhardt, Coran, Ibn 'Arabi.

CORR. : *Kaâba, Prophètes.*

'ADHAN

Voir *Appel à la Prière.*

'AFRIT

Voir *Démonologie.*

AGAR

Femme d'Abraham et mère d'Ismaël, l'ancêtre des Arabes. Juive d'origine, elle fut l'esclave de Sarah.

CORR. : *Abraham, Ismaël, Safa et Marwa.*

AGNEAU

(*khroûf*)

La tradition chrétienne de l'agneau pascal, sacrifice de la Saint-Georges (23 avril), se retrouve dans l'immo-

lation de l'*Aïd al-Kébir* (litt. "La Grande Fête") où, en commémoration du geste inaugural de Sidnâ Ibrahîm al-Khalîl (Abraham), un mouton, symbole dérivé, est sacrifié.

Toutefois, le symbolisme du mouton est plus ancien. Les stèles préislamiques montrent que des sacrifices semblables existaient par le passé dans toute l'aire méditerranéenne, et, déjà, dans la bibliothèque d'Assurbanipal, on pouvait lire des fragments de textes suméro-assyriens concernant cet animal.

BIBL. : Chelhod.

CORR. : *Abraham, Animaux, Fêtes.*

AHL AD-DHIMMA

Voir *Dhimmis*.

AHL AL-BAYT

(Litt. "Les Gens de la Maison")

Sous-entendu, la Famille du Prophète (Coran, XXXIII, 33) et, par extension, les descendants de celui-ci, les *Charifs* (pl. : *Chourafa*). L'acception chiïte des *Ahl al-bayt* en fait surtout une vénération d'Ali, en introduisant des références généalogiques dominées par l'imaginaire imamite.

CORR. : *Ali, Chiïtes, Imamologie, Mohamed.*

AHL AD-DAR

Voir *Tilawati al-Qor'an*.

AHL AL-HALL OUAL-'AQD

(Litt. "Ceux qui peuvent ouvrir et lier")

Expression ambivalente désignant tout lobby politico-juridique musulman pouvant influencer le fonctionnement de la souveraineté ou du califat.

AHL AL-KITAB

(Litt. "Les Gens du Livre" [révélé])

Chrétiens et Juifs essentiellement. De ce point de vue, on peut considérer que le Livre révélé, la notion même de texte transcrit à la suite d'une dictée venue d'en haut, justifie l'existence du monothéisme. Cette unité apparente entre les trois monothéismes trouve donc des justifications profondes, inconscientes, de l'ordre notamment du symbole commun.

CORAN : II, 105, 109 ; III, 64-65, 69-72, 75, 98-99, 110-115, 187, 199 ; IV, 44 et sv., 123, 153, 159, 171 ; V, 5, 15, 19, 47, 57-59, 65, 68, 77 ; VI, 20 ; IX, 29 ; X, 94 ; XIII, 36 ; XXIX, 46 ; XXXIII, 26 ; LVII, 16, 29 ; LIX, 2, 11-12 ; XCVIII, 1, 6 et passim.

CORR. : *Dhimmis.*

AHL AS-SOUNNA OUAL-IJMA'

Voir *Sounnisme*.

AHL-AL HAQQ

Voir *Confréries*.

AHMAD

(Litt. "Le Très loué")

L'un des 99 noms d'Allah et le "plus céleste" des noms du prophète Mohamed ; également l'un des plus respectés. Le Coran annonce que la Thora l'avait ainsi appelé : « Je suis l'apôtre de Dieu, répétait aux Juifs Jésus, fils de Marie. Je viens confirmer la vérité du Pentateuque qui m'a précédé et vous annoncer l'heureuse venue du Prophète qui me suivra. Ahmed est son nom. » (LXI, 6/Sav.)

CORR. : *Mohamed, Thora.*

AHMADIYA

Voir *Confréries*.

'AÏCHA

(613-678)

Elle était la fille d'Abou Bakr (litt. "Le Père de la Vierge"), premier des quatre khalifes, et épouse préférée du prophète. On lui prête un grand nombre des *hadiths* consignés par El-Bokhari. Le Prophète l'a épousée alors qu'elle n'avait que six ans, c'est lorsqu'elle eut neuf ans qu'elle rejoignit son harem où elle passa neuf autres années, autrement dit jusqu'à la mort du Prophète, en l'an 632.

CORR. : *Abou Bakr, Hadith, Mohamed.*

'AÏD AL-KABIR

Voir *Fêtes*.

'AÏD AS-SAGHIR

Voir *Fêtes*.

AIGLE

(*nasr* ; *ouqab/ougab* ; *rakhma*)

Symbole solaire pré-islamique qui apparaît soit seul, soit couplé à un autre aigle (aigle bicéphale) dans la mythologie égyptienne, mésopotamienne et turco-mongole. On le charge habituellement d'une fonction de réminiscence totémique. Aigle psychopompe évoqué par les traditions chiïtes et mazdéennes, en raison de sa faculté de se rapprocher du soleil (de Dieu), dont il est le messager.

BIBL. : Marçais, Migeon.

CORR. : *Animaux, Héraldique, Oiseaux, Oiseaux mythologiques.*

AIGUILLE

(*ibrâ*)

En raison de la matière dont elle est faite et surtout parce que sa forme pointue la prédestine à faire du mal, un interdit local touche l'aiguille. Aussi, à l'instar des lames tranchantes et de tout objet contondant, l'aiguille subit un dénigrement amplement compensé, cependant, par les nécessités de l'usage quotidien qui l'imposent au sein de l'attirail de la couturière. Par un procédé euphémistique, l'aiguille à coudre est appelée à Tlemcen (Algérie) *mfithâ*, litt. "petite clé" (Marçais).

BIBL. : Marçais.

CORR. : *Métaux.*

« AIGUILLE ET CHAMEAU »

Image utilisée dans le Coran pour exprimer l'impossibilité qu'auront les incroyants de pénétrer le paradis d'Allah : « Les portes du ciel ne seront pas ouvertes à ceux qui auront traité nos Signes de mensonges et à ceux qui s'en seront détournés par orgueil : ils n'entreront pas dans le Paradis aussi longtemps qu'un chameau ne pénétrera pas dans le chas de l'aiguille. C'est ainsi que nous rétribuons les injustes. » (VII, 40/Mas.)

La même idée se trouve déjà dans l'Évangile de saint Matthieu (XIX, 24) : « *Je vous le dis encore une fois : Il est plus aisé qu'un chameau passe par le chas d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume des cieux.* »

CORR. : Aiguille, Chameau, Coran, Paradis.

AIL

(toûm)

Très présent dans l'art culinaire arabe, dans la médecine (cataplasmes) et dans les fumigations, l'ail (*toûm*), de la famille des *Alliacés*, aurait quelques vertus aphrodisiaques. Au même titre que l'oignon et le poireau, l'ail n'a pas droit de cité dans la mosquée. An-Nawawi rapporte le propos du Calife Omar ibn al-Khattab (mort en 644) selon lequel le Prophète interdisait l'entrée de la mosquée à ceux qui sentaient l'ail ou l'oignon.

BIBL. : An-Nawawi, El-Bokhari, Jouin.

CORR. : Légumes, Parfums.

AILE

(*janah*)

Symbole solaire chez les anciens Sassanides (224 avant J.-C.-651 après J.-C.) et chez les Hittites (II^e millénaire), l'aile a pris une place prépondérante dans l'univers mythico-religieux de l'Islam où les anges (*al-malaïka*) sont représentés ailés. L'Ange Gabriel, qui se déplace avec une facilité extraordinaire, semble être ailé lui aussi.

Le surnom *Tayyar* (Le Volant, Le Volatile) a été attribué à Djaâfar, frère d'Ali, fils d'Abou Talib et porte-drapeau des armées islamiques, depuis qu'en l'an 8 de l'hégire (629 après J.-C.), dans une bataille contre les Byzantins, il perdit ses deux bras. A cette occasion, ayant appris l'action de bravoure de Djaâfar, le Prophète aurait dit : « Allah lui a remplacé ses mains par des ailes, grâce auxquelles il se dirige vers le Paradis. » Depuis, Djaâfar est également appelé *Doul-Djanahain* ("L'Homme aux Deux ailes").

CORR. : Animaux.

AÏN AL-QALB

(Litt. "L'œil du cœur", pratiquement : "Le foyer", "Le centre")
Voir *Cœur*, *Œil*.

AÏN AL-YAQUIN

Voir *Cœur*.